

11739.60
6

LES

MENSONGES

INNOCENTS

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

CLAIRVILLE & GASTINEAU

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du Gymnase le 9 Juin 1869



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÈANS.

1869

Tous droits réservés.

PERSONNAGES

DUTREILLIS.	MM. BLAISOT
BELAVOINE, son cousin	ULRIC
CASOAR.	FRANCES
ERNEST DERVILLIERS.	VOIS
ADRIEN, amoureux de Georgette.	POREL
ISIDORE, cousin de Constance.	VICTORIN
MADAME CASOAR, 25 ans.	Mmes ANGELO
GEORGETTE, fille de Dutreillis.	BARETAUD
CONSTANCE, bonne de Dutreillis	DUNOYER



La scène se passe à Corbeil, chez Dutreillis.

117

LES
MENSONGES
INNOCENTS

Un Salon

—

SCÈNE PREMIÈRE

DUTREILLIS, CONSTANCE.

À la levée du rideau Dutreillis est occupé à écrire. — Constance entre par le fond et en l'apercevant elle dénoue les cordons de son tablier et va vers lui.

CONSTANCE.

Monsieur, voilà mon tablier.

DUTREILLIS.

Ton tablier ? que veux-tu que j'en fasse ?

CONSTANCE.

Ce que vous voudrez... moi, monsieur, je m'en vas.

DUTREILLIS.

Comment tu t'en vas ! quand ma maison est pleine d'invités.

CONSTANCE.

C'est justement à cause de vos invités que je demande mon compte, car ils sont insupportables !

DUTREILLIS.

Insupportables ! des invités de choix... ma nièce et son mari ! un capitaine en retraite !

CONSTANCE.

Oui; mais qui parle toujours de son besoin d'activité, il va, il vient, il ne reste jamais en place, et sa femme ? elle change de toilette six fois par jour... si je l'écoutais je passerais mon temps à l'habiller et à la déshabiller... et j'ai autre chose à faire qu'à jouer à la poupée...

DUTREILLIS.

Constance !

CONSTANCE.

C'est comme votre cousin M. Belavoine.

DUTREILLIS.

Tu vas aussi te plaindre de Belavoine ! la joie de la maison !... un homme qui a le cœur sur la main.

CONSTANCE.

Oui, sur la main gauche et il me l'offre continuellement, avec un bouquet, il me fait des déclarations d'un cocasse...

DUTREILLIS, à part.

Comment, Belavoine voudrait déranger ma cuisinière ! Il n'a donc aucun respect pour mon estomac.

CONSTANCE.

Et votre fille que vous venez de retirer de pension, un vrai petit diable ! Enfin cinq personnes à servir au lieu d'une ; nous n'étions pas convenus de cela... Monsieur, voilà mon tablier.

DUTREILLIS.

Garde-le, je t'augmente de 5 francs.

CONSTANCE.

Par semaine ?

DUTREILLIS.

Pourquoi pas par jour.

CONSTANCE.

Ce serait par heure que je ne pourrais pas y tenir d'avantage. Il me faudrait un aide.

DUTREILLIS.

Malheureusement je n'ai personne à te donner ; mon petit-clerc m'a quitté.

CONSTANCE.

Prenez mon cousin... il a travaillé chez un huissier avant d'entrer chez M. Paul Morin.

DUTREILLIS.

Ton cousin... ah! oui, tu m'as souvent parlé de lui : est-ce un honnête garçon ?

CONSTANCE.

Puisqu'il doit m'épouser! et distingué! toujours en habit noir.

DUTREILLIS.

Eh bien, si tu me réponds de lui.

CONSTANCE.

Comme de moi-même.

DUTREILLIS.

Alors, dis lui de venir me parler.

CONSTANCE.

Je l'attends précisément aujourd'hui ou demain.

SCÈNE II

LES MÊMES, HERMINIE, BELA VOINE.

BELA VOINE, entrant en riant.

Ah! ah!

HERMINIE, en riche déshabillé.

Je vous conseille de rire... c'est très-plaisant, en vérité.

DUTREILLIS.

Quoi donc?

HERMINIE.

Ah! mon oncle, vous avez une fille impossible.

DUTREILLIS.

Georgette!

BELA VOINE.

Mais non, elle est très-drôle... (Apercevant Constance.) Te voilà, friponne.

CONSTANCE.

Voulez-vous bien finir.

DUTREILLIS.

Voyons, de quoi s'agit-il ?

HERMINIE.

C'est à croire vraiment que ma cousine prend à tâche de ne me dire que des choses désagréables... La première fois quelle me rencontre avec mon mari; elle s'écrie, en me montrant : Ah! monsieur, que mademoiselle votre fille a donc une jolie toilette.

DUTREILLIS.

Dame! elle sort de pension... elle ne sait rien...

HERMINIE.

Tout à l'heure je me promenais avec M. Belavoine... Georgette nous aperçoit, vient à nous, et me dit : ma cousine, est-ce vrai ce que nous racontent nos sous-maîtresses? elles prétendent que les dames du monde mettent de faux cheveux? Et comme je ne savais quoi répondre, elle ajoute : As-tu payé les tiens bien cher?...

BELAVOINE.

Ah! ah! les naïvetés de ces jeunes filles sont adorables.

HERMINIE.

Vous trouvez?

BELAVOINE.

Elles me font toujours rire

HERMINIE.

Vraiment? Eh bien! monsieur, écoutez encore celle-ci... et apprêtez-vous à beaucoup rire... Hier, Georgette m'a dit d'un air majestueux : pourquoi donc M. Belavoine voulait-il embrasser Constance?

BELAVOINE.

Hein!

HERMINIE.

Et pourquoi donc Constance lui a-t-elle donné un soufflet?

CONSTANCE, à part.

Deux!

BELAVOINE.

Elle a dit ça... (A Dutreillis.) Mais c'est donc une petite peste queta fille.

DUTREILLIS.

Que veux-tu! les naïvetés des jeunes filles sont adorables... elles font toujours rire; mais c'est égal, je lui adresserai des observations.

BELAVOINE.

Et de très-sévères.

DUTREILLIS.

Oh! de très-sévères!... comme si l'on pouvait être sévère avec ses enfants.

BELAVOINE.

Mais certainement. La sévérité et l'énergie, ce sont les premiers principes de l'éducation, l'énergie surtout.

DUTREILLIS.

Avec ça que tu y entends quelque chose! toi! un vieux garçon.

BELAVOINE.

Mais je suis oncle! j'ai pour neveu un jeune homme charmant. Eh bien! sais-tu ce que j'ai fait? j'ai eu l'énergie de le laisser en nourrice jusqu'à l'âge de quatre ans! et après je l'ai envoyé chez son parrain à Choisy-le-Roi.

DUTREILLIS.

Tiens, c'est précisément à Choisy-le-Roi que Georgette était en pension.

BELAVOINE.

Et cependant je l'aime beaucoup, mon neveu, c'est tout le portrait de ma pauvre sœur... en homme... il sera un jour mon unique héritier!... mais en attendant, je ne lui donne que 4500 francs par an! pas un sou de plus... C'est dans son intérêt.

DUTREILLIS.

Et un peu dans le tien aussi.

BELAVOINE.

La sévérité des principes fait le bonheur des enfants.

DUTREILLIS.

Et la tranquillité des parents.

BELAVOINE.

Comme tu dis.

HERMINIE, se regardant dans la glace.

Cette petite folle de Georgette est cause que je suis toute décoiffée... (S'asseyant.) Constance, arrangez un peu mon chignon.

CONSTANCE.

Mais, madame, le déjeuner...

HERMINIE.

C'est l'affaire d'une seconde.

DUTREILLIS, tirant sa montre.

En parlant de secondes!... Dix heures, le train va arriver.

BELAVOINE.

Tu attends quelqu'un?

DUTREILLIS.

Oui, M. Ernest Dervilliers.

HERMINIE, à part.

Ernest!

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc, madame?

HERMINIE.

Vous me tirez les cheveux!... Mon Dieu, que vous êtes maladroite.

CONSTANCE.

C'est pas mon état d'être femme de chambre.

(On entend un coup de fusil.)

TOUS.

Hein!

DUTREILLIS.

Qu'est-ce que cela?

BELAVOINE.

Sans doute un chasseur.

DUTREILLIS.

Un chasseur au mois de juillet! La chasse est fermée!

BELAVOINE.

Et la gendarmerie est ouverte.

SCÈNE III

LES MÊMES, GEORGËTTE, ensuite CASOAR.

GEORGËTTE, accourant.

Ah! papa, papa, si tu savais, M. Casoar vient de tirer sur les pigeons.

DUTREILLIS.

Sur mes pigeons du Canada qui me coûtent un louis pièce.

HERMINIE.

Comment, c'est mon mari...

DUTREILLIS.

Pourvu qu'il les ait manqués.

GEORGETTE. ♦

Il en a tué quatre.

DUTREILLIS.

Quatre... (A part.) 80 francs de rôti.

CASOAR.

D'un seul coup, c'est magnifique! (A Constance.) Va les plumer.

GEORGETTE, à Casoar.

Si vous croyez que ça fait plaisir à papa, que l'on tue ses pigeons.

DUTREILLIS.

Mais certainement, certainement.

CASOAR.

Je sais bien qu'un pareil gibier ne vaut pas un coup de fusil; mais quand on a besoin d'activité... et j'en ai besoin.

BELAVOINE.

En parlant de coup de fusil, savez-vous la nouvelle?

CASOAR.

Quelle nouvelle?

BELAVOINE.

Corbeil a failli être, ce matin, le théâtre d'une émeute.

TOUS.

Une émeute!

BELAVOINE.

Le fameux Paul Morin s'est échappé de la prison d'Orléans...

CONSTANCE.

Ah! tant mieux.

DUTREILLIS.

Pourquoi dis-tu tant mieux!

CASOAR.

Tu t'intéresses aux séducteurs! c'est mal, ça, ma fille...

CONSTANCE.

M. Paul Morin n'était pas plus séducteur que vous... Il était riche et on lui a tendu un guet-apens... on a voulu le faire chanter, comme on dit...

BELAVOINE.

Comment sais-tu ça!

CONSTANCE.

Par mon cousin qui venait d'entrer à son service.

CASOAR.

Ah!... son domestique est ton cousin?

● CONSTANCE.

Est-ce que vous le connaissez?

CASOAR.

J'ai suivi les débats, j'avais besoin d'activité; et en effet, ce domestique a chaudement plaidé la cause de son maître.

CONSTANCE.

Pardine! il connaissait bien l'affreuse femme et l'affreux mari.

DUTREILLIS.

Silence.

GEORGETTE, s'avançant.

Qu'est-ce qu'on raconte donc, papa?...

DUTREILLIS.

Rien, rien, ça ne te regarde pas.

HERMINIE.

Dites-nous au moins, monsieur Belavoine, pourquoi Corbeil a été agité?...

BELA VOINE.

On croyait avoir suivi la trace de Paul Morin jusqu'ici... Et au point du jour toute la gendarmerie était sur pied... mais à huit heures tout était rentré dans l'ordre.

DUTREILLIS.

Mais j'oublie mon invité... Casoar, venez-vous avec moi au-devant du jeune homme que j'attends... Constance, tu mettras un couvert de plus!...

CONSTANCE.

Comment, encore un!

DUTREILLIS.

Puisque je te donne un aide.

BELA VOINE, à Constance.

Tu as besoin d'un aide! prends-moi... (Constance sort.)

DUTREILLIS, arrivé au fond.

Ah! nous n'irons pas loin... voilà M. Dervilliers.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ERNEST, costume de gandin, un lorgnon dans l'œil.

DUTREILLIS.

Eh! arrivez donc, mon cher Ernest, c'est bien aimable à vous d'avoir accepté mon invitation.

ERNEST.

Vous êtes bien bon d'avoir pensé à moi... (Saluant Herminie.)
Madame.

HERMINIE, froidement.

Monsieur.

ERNEST, à Georgette.

Mademoiselle.

GEORGETTE, riant.

Ah! ah! ah!

DUTREILLIS.

Eh bien! Georgette... que fais-tu donc?

GEORGETTE.

Je ris, parce que... (A Ernest, en montrant son lorgnon.) Comment faites-vous donc tenir ça... Est-ce que ça s'ôte?

ERNEST.

Comment, si ça s'ôte?

DUTREILLIS.

Pardon, pardon, mon cher monsieur Dervilliers, Georgette sort de pension, et... (A Georgette.) Mademoiselle, soyez circonspecte, je vous prie. (Présentant Ernest.) M. Ernest Dervilliers; mon cher Ernest, mon cousin Belavoine... M. Casoar... le mari de ma nièce... Ma fille Georgette. (On se salue.) Et maintenant que la présentation est faite... nous sommes à la campagne... liberté entière.

CASOAR.

Moi, j'ai besoin d'activité!... Êtes-vous marcheur, jeune homme?

ERNEST.

Pas beaucoup... Je vélocipède un peu.

BELAVOINE.

Si vous voulez faire un tour de parc. Je suis à vous, Casoar.

CASOAR.

Quinze tours, si vous voulez, et au pas gymnastique.

BELAVOINE.

Ce n'est pas un homme, c'est un cheval de cirque. (A Herminie.) Madame nous accompagne-t-elle?

HERMINIE.

Impossible! il faut que je change de robe pour le déjeuner.

GEORGETTE, à part.

Ce n'est que la première fois; mais il n'est pas dix heures!

CASOAR.

Mais venez donc, Belavoine.

BELAVOINE.

Me voilà.

DUTREILLIS.

Et toi, Georgette, surveille le déjeuner... C'est pour midi, messieurs.

CASOAR et BELAVOINE.

Oui, oui... (Ils sortent.)

GEORGETTE, à part, sortant.

Il est tout de même bien drôle avec son morceau de verre dans l'œil.

DUTREILLIS.

Mon cher Ernest, je vous demande pardon de vous quitter; mais je vais m'occuper de votre chambre... à tout-à-l'heure. (Il sort.)

SCÈNE V

ERNEST, HERMINIE.

ERNEST, à Herminie qui va pour sortir.

Nous sommes seuls, Herminie.

HERMINIE, se retournant.

Prenez-donc garde, monsieur, vous marchez sur ma robe.

ERNEST.

Eh quoi! c'est ainsi que vous me recevez! moi qui ai le droit de vous reprocher votre perfidie. Ne m'aviez-vous pas juré de m'épouser?

HERMINIE.

Et je suis la femme d'un autre... Mais au lieu de m'adresser des reproches, vous devriez au contraire me remercier... Mon mariage a été un grand bonheur pour vous, pour moi... et même pour mon mari.

ERNEST.

Pour moi?

HERMINIE.

Certainement, je n'avais pas de fortune.

ERNEST.

N'étais-je pas assez riche pour nous deux?

HERMINIE.

Mais non. Il me faut du luxe, des toilettes, des fêtes! Qu'aurions-nous fait avec vos dix mille livres de rente? des dettes! et encore pas beaucoup... Aujourd'hui, nous serions ruinés ou à peu près, et nous nous détesterions cordialement.

ERNEST.

Tandis que vous m'aimez encore?

HERMINIE.

Je ne dis pas cela.

ERNEST.

Laissez-moi le croire.

HERMINIE.

Eh bien! et mon mari!

ERNEST.

Il est inutile qu'il le croie, lui.

HERMINIE.

Et vous aussi, car cela n'est pas.

ERNEST.

Et cela n'a jamais été! non! vous ne m'avez jamais aimé.

HERMINIE.

Mais si; la preuve, c'est que je ne vous ai pas épousé... Ah! quel dommage que vous n'avez pas eu cent mille livres de rentes!

ERNEST.

Je le regrette... pour le moins autant que vous! nous aurions été si heureux!

HERMINIE.

Peut-être moins que nous ne le sommes.

ERNEST.

Eh quoi! vous êtes...

HERMINIE.

La plus heureuse des femmes.

ERNEST.

Cependant vous ne pouvez avoir d'amour pour votre mari.

HERMINIE.

C'est peut-être là le secret de mon bonheur.

ERNEST

Et personne ne vous fait la cour?

HERMINIE.

Mais si.

ERNEST.

Qui cela ?

HERMINIE.

Tout le monde... je suis fêtée, admirée, adorée... par tous.

ERNEST.

Et si je faisais comme tout le monde.

HERMINIE.

Je n'ai pas le droit de vous en empêcher.

ERNEST.

Si je vous disais que je vous aime, que vous me paraissiez encore cent fois plus belle que jamais.

HERMINIE.

Attendez, c'est trop tôt.

ERNEST.

Trop tôt ?

HERMINIE.

Attendez donc que j'aie changé de robe.

ERNEST.

Pourquoi ?

HERMINIE.

Parce que je serai bien plus à mon avantage, et que vous pourrez me dire tout cela avec plus de conviction.

ERNEST.

Vous voulez donc me faire tourner la tête ?

HERMINIE.

Oui, oui, je veux vous faire tourner la tête. (Elle sort.)

SCÈNE VI

ERNEST seul, puis GEORGETTE.

ERNEST.

C'est qu'elle a raison ! Son mariage... a été le plus beau jour de ma vie ; mais c'est égal... elle est ravissante... Je crois que c'est le moment de devenir l'ami de Casoar l'actif !

GEORGETTE, entrant.

Tiens, vous êtes tout seul, monsieur?

ERNEST.

Oui, mademoiselle, et j'allais rejoindre ces messieurs dans le parc...

GEORGETTE.

Vous les trouverez du côté de la serre... J'ai aperçu M. Belavoine qui cueillait des fleurs.

ERNEST, remettant son lorgnon.

Merci, mademoiselle.

GEORGETTE.

Oh! comme ça vous change.

ERNEST.

Quoi donc?

GEORGETTE.

Ce petit morceau de verre... Est-ce que ça ne vous empêche pas de voir?

ERNEST.

Non, mademoiselle, au contraire... d'ailleurs c'est la mode.

GEORGETTE.

Mon Dieu, que c'est drôle!

ERNEST, saluant.

Mademoiselle!... (A part.) C'est une petite niaise. (Il sort).

GEORGETTE.

Il y a donc aussi une mode pour les jeunes gens?... C'est singulier ce que j'apprends depuis ma sortie de pension; juste le contraire de ce que l'on nous y enseignait. Ne soyez pas coquettes, mesdemoiselles, et ma cousine change de robe d'heure en heure... Ne levez jamais la main sur quelqu'un, et Constance lève la main sur M. Belavoine; ne dites jamais de mal de votre prochain, et...

SCÈNE VII

GEORGETTE, DUTREILLIS.

DUTREILLIS, à la cantonade.

Tu m'entends, Constance, si M. Portenville me fait demander, tu lui diras que je suis à Paris.

GEORGETTE.

Comment, papa, tu veux que Constance dise que tu es à Paris, quand tu es à Corbeil?

DUTREILLIS.

Je lui ferais dire que je suis en Chine plutôt que de recevoir ce fâcheux, ce gêneur de Portenville.

GEORGETTE.

Mais papa, c'est un mensonge que tu fais faire à Constance, et que tu fais toi-même.

DUTREILLIS, préoccupé, allant à une table.

Ah! ces mensonges-là sont bien innocents.

GEORGETTE.

Innocents!... il y a donc des mensonges qui sont innocents?

DUTREILLIS, remuant des papiers.

Mais oui, certainement.

GEORGETTE.

Ah! par exemple, voilà la première fois que j'entends parler de ces mensonges-là! à la pension, au contraire, on nous disait que tous les mensonges... c'étaient des péchés... qu'est-ce donc qu'un mensonge innocent, dis... papa?

DUTREILLIS.

Mon Dieu, c'est... c'est un mensonge qui... qui n'en est pas un; c'est-à-dire... c'est bien un mensonge si tu veux, mais sans conséquence... au contraire... on a raison de le faire, quand c'est... pour ne blesser personne... ou pour faire plaisir à quelqu'un.

GEORGETTE.

Ah! c'est pour faire plaisir à M. Portenville que tu recommandes à Constance de lui dire que tu n'y es pas?

DUTREILLIS.

C'est pour ne pas le blesser. (Revenant en scène.) Voyons, comprends bien... Je ne suis pas fâché d'ailleurs de cette occasion qui se présente de te donner une petite leçon que tu mérites.

GEORGETTE.

Moi?

DUTREILLIS.

Oui, toi... mais d'abord, revenons à mon mensonge... Si Constance disait à Portenville: Mon maître est chez lui, mais il ne veut pas vous recevoir, parce que vous êtes un parasite ennuyeux et un pique-assiette... ce serait la vérité sans doute, mais une vérité brutale qui le blesserait. Eh

bien, si je puis éviter tout cela, en altérant cette vérité cruelle ; si, par un innocent mensonge, je puis me débarrasser de lui, sans froisser son amour-propre, est-ce que cela ne vaut pas mieux ?

GEORGETTE.

Je ne dis pas non, papa. il est certain que c'est plus honnête.

DUTREILLIS.

Eh bien, par le même motif, quand tu dis au mari de ta cousine qu'il a l'air de son père, crois-tu lui faire plaisir?..

GEORGETTE.

Mais, papa, je ne le disais pas pour lui faire plaisir ; je le disais parce que c'est la vérité...

DUTREILLIS.

Et s'il t'avait répondu : Mademoiselle, vous êtes une impertinente... c'eût été la vérité aussi. . qu'en aurais-tu pensé?...

GEORGETTE.

Oui, tu as raison, papa... je comprends bien tout ce que tu me dis là...

DUTREILLIS.

En thèse générale, un mensonge qui rassure et qui console, vaut mieux qu'une vérité qui effraie ou désespère.

GEORGETTE.

Oui, papa.

DUTREILLIS.

Est-ce à dire, pour cela, que le mensonge ne soit pas le plus odieux de tous les péchés ? non ! mentir, par intérêt, mentir à sa conscience, mentir pour duper les autres, c'est aussi infâme que lâche ; mais mentir pour être agréable, même dans certains cas, pour être utile, mentir pour rendre un service, ou pour empêcher un malheur, c'est souvent nécessaire... et presque un devoir.

GEORGETTE.

Eh bien, papa, voilà ce qu'on devrait nous apprendre à la pension ! comment veux-tu que je devine ça, moi ! mais sois tranquille, maintenant que je sais ce que c'est qu'un mensonge innocent, j'en ferai toute la journée.

DUTREILLIS.

Mais non.

GEORGETTE.

Pourquoi, non ?

DUTREILLIS.

Parce qu'il faut éviter d'en faire, c'est un mal pour un bien, mais c'est toujours un mal.

GEORGETTE.

Maintenant je ne comprends plus... papa, tu manques complètement de logique.

DUTREILLIS.

Tout ce que je te recommande, c'est d'être polie, aimable, de ne blesser personne. Mais laissons cela, j'ai à te parler de choses encore plus sérieuses.

GEORGETTE.

A moi ?

DUTREILLIS.

Tu viens de voir M. Ernest ! Comment le trouves-tu ?

GEORGETTE.

Faut-il faire un mensonge innocent ?

DUTREILLIS.

Mais non... puisqu'il n'est pas là.

GEORGETTE.

Eh bien, je le trouve très-drôle ; je ne peux pas le regarder sans rire.

DUTREILLIS.

C'est un excellent jeune homme, rempli de qualités et de qualités solides ; il a 200 mille francs.

GEORGETTE.

Tant mieux pour lui, mais je t'avoue que ça m'est complètement indifférent.

DUTREILLIS.

Ah ! c'est que s'il te plaisait... je sais qu'il songe à se marier.

GEORGETTE.

M. Ernest, mon mari... oh ! non, papa, d'ailleurs tu n'as pas besoin de t'occuper d'un mari pour moi, j'en ai trouvé un... un jeune homme charmant.

DUTREILLIS.

Tu as trouvé un mari, où donc ?

GEORGETTE.

A la pension...

DUTREILLIS.

Qu'est-ce que j'entends là ! Et me direz-vous, mademoiselle, quel est ce jeune homme charmant, ce qu'il fait, comment il s'appelle et comment vous l'avez connu ?

GEORGETTE.

Ce qu'il fait... je ne sais pas... Ah ! si, il doit être musicien, car c'est lui qui jouait de l'orgue le dimanche à la chapelle de la pension... Comment il se nomme : Adrien

Dubuisson... et toi qui t'appelles Dutreillis... Dutreillis et Dubuisson, ça va très-bien ensemble... Comment je l'ai connu... tous les dimanches, les demoiselles de la pension qui avaient été bien sages pendant la semaine, étaient invitées à dîner chez notre maîtresse... avec des personnes très-respectables; entre autres, M. le maire, M. le notaire et M. Adrien; et après le dîner... on dansait au piano... pendant que M. le maire et le notaire jouaient au whist avec les autres personnes respectables... moi qui avais toujours le ruban de sagesse, j'étais toujours invitée et... je ne sais pas comment ça s'est fait... mais un soir en dansant avec M. Adrien... mon Dieu, j'aurais bien de la peine à t'expliquer cela, car c'est presque sans nous rien dire que nous nous sommes entendu.

Vraiment !
DUTREILLIS.

Oui... mais, sans doute, nous n'avons pas été seuls à nous entendre, car à partir de cette soirée... je n'ai plus été invitée... aux dîners de la maîtresse.

Ah !...
DUTREILLIS.

Ni monsieur Adrien non plus. Alors, il m'a écrit.

Écrit !
DUTREILLIS.

Et moi je lui ai répondu.

Morbleu !
DUTREILLIS.

Ah ! mais, il ne faut pas te fâcher, papa... car dans sa dernière lettre; il m'a dit qu'il viendrait te voir pour te demander ma main.

Ah ! il t'a écrit cela ! Eh ! bien, il n'a qu'à se présenter ! je le flanquerai à la porte avec enthousiasme.

Hein !
GEORGETTE.

A moins que je ne le jette par la fenêtre.

Par la fenêtre !
GEORGETTE.

DUTREILLIS.

Eh ! bien, elle est jolie l'éducation qu'on donne aux demoiselles, dans ton pensionnat.

GEORGETTE.

Mais, papa...

DUTREILLIS.

Je n'hésiterai pas un seul ins ant... par la fenêtre... (Regardant la fenêtre.) Que vois-je ? ce jeune homme dans l'avenue.

GEORGETTE, à part.

Ciel ! c'est lui...

DUTREILLIS.

Est-ce que par hasard, ce serait...

GEORGETTE.

Qui donc, papa ?

DUTREILLIS.

Ce monsieur Adrien Dubui-sou.

GEORGETTE.

Ce jeune homme... non, papa... Je ne le connais pas...

DUTREILLIS, allant à la porte.

Qui donc alors?...

GEORGETTE, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est un mensonge que je viens de faire là.

DUTREILLIS.

Ah ! j'y suis, le cousin de Constance.

GEORGETTE, à part.

Dame ! puisqu'il voulait le jeter par la fenêtre... c'est un mensonge innocent.

DUTREILLIS, regardant.

Un habit noir, la tournure d'un clerc d'huissier... oui, c'est bien cela, c'est le cousin de Constance.

GEORGETTE.

Si Adrien me voit tout est perdu. Sauvons-nous bien vite. (Elle sort.)

DUTREILLIS.

Il a l'air d'un honnête garçon... mais je vais l'interroger... Eh bien, où est donc Georgette... elle croit sans doute, parcequ'elle s'en est allée, que je n'ai plus rien à lui dire ! Ah ! mais nous reprendrons cette conversation !

SCÈNE VIII

DUTREILLIS, ADRIEN.

ADRIEN, au fond.

Un homme âgé... son père sans doute.

DUTREILLIS, apercevant Adrien.

Ah ! c'est le cousin.

ADRIEN.

Monsieur Dutreillis ?

DUTREILLIS.

C'est moi, monsieur.

ADRIEN.

Monsieur, vous ne me connaissez pas... je viens... pour... je suis appelé...

DUTREILLIS.

Oui, oui, je sais, vous êtes appelé ici... par Constance.

ADRIEN.

Par Constance ! oui ! oh ! oui, monsieur.

DUTREILLIS.

Je connais vos projets et je ne demande pas mieux que de les favoriser.

ADRIEN.

Ah ! monsieur.

DUTREILLIS.

Si, comme je n'en doute pas, vos intentions sont pures.

ADRIEN.

Ma présence doit vous prouver assez que mon amour est sincère...

DUTREILLIS.

Et je vous en félicite, car il s'adresse à une honnête fille, courageuse au travail.

ADRIEN.

Oh ! oui monsieur... Ses maîtresses m'ont toujours dit quelle travaillait avec ardeur ; il n'y a qu'une voix sur son compte pour faire son éloge.

DUTREILLIS.

Vous êtes libre de tout engagement ?

ADRIEN.

Tout à fait.

DUTREILLIS.

Alors, restez chez moi, je vous prends à l'essai...

ADRIEN.

A l'essai ?

DUTREILLIS.

J'ai justement plusieurs convives à déjeuner et vous arrivez à propos... Quant à la question d'argent, nous réglerons cela plus tard.

ADRIEN.

Oh ! monsieur, je n'ai pas le droit d'être exigeant.

DUTREILLIS.

Ma fille vous donnera le linge de table...

ADRIEN.

Le linge !...

DUTREILLIS.

Le déjeuner est de six couverts...

ADRIEN.

Six personnes ! je vais être bien embarrassé... Car, il faut vous l'avouer, monsieur, je suis d'un naturel très-timide.

DUTREILLIS.

On sera indulgent pour une première fois... Allons, c'est entendu... nous déjeunons à-midi précis. (Il sort.)

ADRIEN.

Quelle réception ! moi qui arrivais ici tout tremblant, ne sachant pas le premier mot de ce que je voulais dire, je tombe sur un homme charmant qui fait lui-même les demandes et les réponses, et qui m'accorde la main de sa fille, avant même que je la lui aie demandée ! Mais pourquoi m'a-t-il dit qu'elle me donnerait le linge de table ?... Sans doute un usage de pays. (Pendant ce petit monologue on a vu reparaitre Georgette, elle est allée au fond, et quand elle s'est assurée que son père était parti, elle redescend et interrompt Adrien.)

SCÈNE IX

ADRIEN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monsieur Adrien.

ADRIEN.

Ah !... c'est vous, mademoiselle Georgette ; si vous saviez combien je suis heureux, je viens de parler à monsieur votre père, un causeur bien charmant...

GEORGETTE.

Oui, oui, j'étais là... et j'ai tout entendu.

ADRIEN.

Alors vous savez que M. Dutreillis consent à notre mariage.

GEORGETTE.

Je sais que papa vous a pris pour un domestique.

ADRIEN.

Un domestique !

GEORGETTE.

Pour le prétendu de Constance, notre homme.

ADRIEN.

Ah ! le linge de table !... monsieur votre père ne m'a donc pas bien regardé... je cours le détromper.

GEORGETTE.

Gardez-vous-en bien, il vous jetterait par la fenêtre.

ADRIEN.

Par la fenêtre !

GEORGETTE.

C'est lui-même qui me l'a dit.

ADRIEN.

Mais alors je m'en vais...

GEORGETTE.

Ne craignez rien, puisqu'il croit que vous êtes l'amoureux de Constance.

ADRIEN.

Mais je ne veux pas passer à ses yeux pour un domestique...

GEORGETTE.

Alors, vous voulez partir, me laisser marier à un autre.

ADRIEN.

Est-ce qu'il serait question ?

GEORGETTE.

Mon Dieu, oui, un très-beau jeune homme qui m'adore...

ADRIEN.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu...

GEORGETTE, à part.

Je mens... mais c'est pour le retenir.

ADRIEN.

Et ce jeune homme est ici ?

GEORGETTE.

Il est ici et il a demandé ma main.

ADRIEN.

Alors, je reste.

GEORGETTE.

Ah ! (A part.) J'ai bien fait de mentir.

ADRIEN.

Mais cette Constance, je ne la connais pas, moi...

GEORGETTE.

Ah ! c'est vrai... elle attend son cousin et elle refusera sans doute de... Oh ! quelle idée ! (A part.) Si je le faisais passer pour... Ah ! mais non, ce serait un vrai mensonge, celui-là. Il ne serait pas innocent.

ADRIEN.

S'il me faut renoncer à vous, mademoiselle Georgette, j'en mourrai.

GEORGETTE.

Vous en mourrez ! (A part.) Oh ! alors il est innocent, puisque c'est pour lui sauver la vie.

CONSTANCE, en dehors.

Oui, monsieur, j'y vais...

GEORGETTE.

Constance ! (A Adrien.) Monsieur Adrien, si vous entendez ce que je vais dire ne me démentez pas...

SCÈNE X

LES MÊMES, CONSTANCE, un bouquet à la main.

CONSTANCE, entrant avec un bouquet.

Il est arrivé... (Apercevant Adrien.) Mais non, ce n'est pas lui.

GEORGETTE.

Tu cherches quelqu'un ?

CONSTANCE.

Oui, mon cousin, monsieur m'a dit qu'il était ici.

GEORGETTE.

Chut !

CONSTANCE.

Hein !

GEORGETTE.

Tais-toi... es-tu capable de garder un grand secret ! ce n'est pas ton cousin qui est arrivé...

CONSTANCE.

Je le vois bien, mais pourquoi que monsieur m'a dit ?...

GEORGETTE.

Chut ! papa qui l'attendait a pris ce jeune homme pour lui.

CONSTANCE.

Monsieur ?

GEORGETTE.

Paul Morin.

CONSTANCE.

Ciel !

GEORGETTE.

Chut ! poursuivi par les gendarmes, il s'était introduit chez nous, l'erreur de papa l'a sauvé... mais si tu le trahis... il est perdu.

ADRIEN, à part.

Qu'est-ce qu'elles disent donc toutes les deux ?

CONSTANCE.

Le trahir, moi ! jamais.

GEORGETTE.

Personne ne le connaît, présente-le comme ton cousin...
et cette nuit... il se sauvera...

CONSTANCE.

Je ne demande pas mieux, moi, mais monsieur ne voudra
jamais passer pour son domestique.

ADRIEN.

Mon domestique ?

CONSTANCE.

Ce pauvre Isidore !... comme il sera content quand il
saura que vous vous êtes échappé de prison.

ADRIEN, à part.

De prison !

CONSTANCE.

Venez, monsieur, et n'ayez aucune crainte. Ah ! et ce bou-
quet que j'emporte...

GEORGETTE.

Oh ! le joli bouquet.

CONSTANCE.

Je viens de le trouver, toujours dans la même casserole...
c'est M. Belavoine qui l'y avait fourré... il commence à
m'ennuyer, M. Belavoine avec ses fleurs, je n'en veux plus.
(Elle le jette sur la table.) Venez, monsieur Paul, je vais vous
conduire.

GEORGETTE.

Ah ! Constance...

CONSTANCE.

Mademoiselle.

GEORGETTE, entraînant Constance.

Ne lui parle pas de son aventure ; ça lui fait trop de
peine...

CONSTANCE.

Oh ! n'ayez pas peur... je me mets bien à sa place...

ADRIEN, à part.

Pour qui diable me fait-on passer ?...

GEORGETTE.

Va.

CONSTANCE.

Allez, monsieur... pauvre monsieur Paul !...

SCÈNE XI

GEORGETTE, puis ISIDORE.

GEORGETTE.

Dame! je n'avais pas d'autre moyen... d'un côté, papa qui se serait fâché; de l'autre, M. Adrien qui en serait mort... Ah! bien certainement, si un mensonge peut être innocent... c'est celui-là... (Pendant cette réflexion, Isidore est entré, regardant de tous côtés, il interrompt Georgette timidement.)

ISIDORE.

Pardon, mademoiselle.

GEORGETTE, surprise.

Monsieur...

ISIDORE.

Mademoiselle Constance, s'il vous plaît.

GEORGETTE.

Constance?... (A part.) Ah! mon Dieu!

ISIDORE.

Je suis son cousin Isidore.

GEORGETTE, à part.

Son cousin!

ISIDORE.

Pourriez-vous me dire où je puis la trouver?

GEORGETTE.

La trouver, Constance! mais elle n'est plus à la maison.

ISIDORE.

Comment...

GEORGETTE.

Elle est partie ce matin.

ISIDORE.

Ah! mon Dieu!...

GEORGETTE.

Elle doit être à Paris chez vous.

ISIDORE.

Chez moi! mais je n'en ai plus de chez moi. Elle m'écrit de venir la trouver ici, quelle me ferait entrer chez M. Dutreillis...

GEORGETTE.

Ah! parce qu'elle ne se doutait pas que papa... serait obligé de la renvoyer.

ISIDORE.

Comment! M. Dutreillis l'a renvoyée, une si bonne fille...

GEORGETTE.

Oh ! oui, très-honnête... mais elle est vive, elle s'emporte facilement.

ISIDORE.

Elle, la douceur même.

GEORGETTE.

Bref, ce matin, après un coup de tête elle nous a quittés en disant qu'elle s'en allait chez son cousin.

ISIDORE.

Oh ! mon Dieu ! pourvu que le train ne soit pas parti... pardon, mademoiselle... (Il sort vivement.) Où vais-je la retrouver maintenant ?

GEORGETTE, seule.

Oh ! mais, j'en fais trop maintenant... ils sont innocents... mais j'en fais trop...

SCÈNE XII

GEORGETTE, CASOAR, ERNEST.

CASOAR.

Oui, monsieur Dervilliers, voilà ce que l'on ne saurait trop dire aux jeunes gens.

ERNEST.

Vous le connaissez donc, ce Paul Morin ?

GEORGETTE, à part.

Paul Morin ?

CASOAR.

Pas le moins du monde, mais à l'époque de son procès, je me trouvais à Orléans, alors, naturellement, comme j'ai toujours du soin d'activité, j'ai assisté aux débats.

GEORGETTE, à part.

Ah !

ERNEST.

Au moins est-il joli garçon ?

CASOAR.

Oh ! ni bien, ni mal, un blond fadasse... le procès ne fut pas long et malgré les bons renseignements donnés sur son compte, malgré les efforts de son domestique... Tenez, le cousin de la bonne d'ici... un garçon très-dévoté... que je me rappelle parfaitement.

GEORGETTE.

Oh ! mon Dieu ! il se le rappelle.

CASOAR.

Et qui cherchait à prouver que son maître avait été attiré dans un guet-apens, les juges l'ont condamné et ils ont bien fait.

ERNEST.

Certes...

CASOAR.

Voilà où conduisent les liaisons coupables.

GEORGETTE.

Que faire maintenant ?

ERNEST, l'apercevant.

Mademoiselle Georgette.

CASOAR.

Tiens, tu étais là, petite.

GEORGETTE.

J'entre à l'instant.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ADRIEN, sa cuisinier.

ADRIEN.

Mademoiselle Constance m'envoie chercher la clef de l'armoire.

GEORGETTE, le renvoyant.

Oh ! la voici... Allez, allez, dépêchez-vous.

ADRIEN, sortant et regardant les deux bonnes.

Heureusement que je ne connais personne ici.

CASOAR, à Georgette.

Quel est donc ce garçon ?

GEORGETTE.

C'est le nouveau domestique de papa.

CASOAR.

Dutreillis a pris un domestique, il faudra que je le forme... ça m'occupera.

GEORGETTE.

Papa avait besoin de quelqu'un... Oh ! mon Dieu ! je me suis trompée de clef, pardon, messieurs... (Elle sort du même côté qu'Adrien).

CASOAR.

Encore trois quarts d'heure d'ici, le déjeuner... Venez-vous refaire un tour de parc?

ERNEST.

Ah! ça, vous êtes donc le mouvement perpétuel, mais je n'en puis plus.

CASOAR.

Alors je vous laisse. (A part.) Les jeunes gens d'aujourd'hui, tous... coton, coton, coton. (Il sort.)

ERNEST.

Ouff! je respire! quand je pense que depuis vingt minutes, il m'entretient de son besoin d'activité et du procès de ce Paul Morin... ah! l'amitié des maris a des moments bien pénibles; si encore Herminie avait été là pour me dédommager!... mais non, elle s'éternise à sa toilette. (Apercevant le bouquet jeté par Constance.) Tiens, un bouquet.. à qui peut-il être... (Il le prend et le regarde.)

SCÈNE XIV

HERMINIE, en grande toilette, ERNEST.

ERNEST, le bouquet à la main, apercevant Herminie qui entre.

Ah! enfin, vous voilà donc! Si vous saviez comme je commençais à m'ennuyer.

HERMINIE.

Vous étiez seul?...

ERNEST.

Mais non, j'étais avec votre mari...

HERMINIE.

Oh! alors, je vous comprends. Eh! bien, c'est tout ce que vous trouvez à me dire?

ERNEST.

Et que puis-je vous dire, sinon que je vous adore?...

HERMINIE.

Vous prétendez m'adorer, et vous ne me faites pas un seul compliment sur ma robe.

ERNEST.

Elle est ravissante... mais...

HERMINIE.

Votre enthousiasme est bien froid.

ERNEST.

Votre robe est sublime!

HERMINIE.

Oui, monsieur, vous pouvez dire sublime, car ma couturière est une femme de génie... ce ne sont pas des robes qu'elle invente... ce sont des poèmes... Tiens, vous m'avez cueilli un bouquet... (Elle tend la main.)

ERNEST.

Ce bouquet...

HERMINIE, le prenant.

Il est charmant... je l'accepte...

ERNEST.

Permettez, je dois...

HERMINIE.

Silence! mon mari...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DUTREILLIS, CASOAR, BELAVOINE,
GEORGETTE.

CASOAR.

Pourquoi me faire rentrer aussi tôt?

DUTREILLIS.

Voyons, Casoar, consentez à vous reposer cinq minutes.

GEORGETTE.

Ah! papa, vois donc la délicieuse toilette de ma cousine.

DUTREILLIS.

En effet, elle est d'un goût...

CASOAR.

Voilà des fleurs superbes...

BELAVOINE.

Un bouquet.

HERMINIE.

C'est M. Ernest qui a eu la galanterie de mes les cueillir.

BELAVOINE, à part.

Comment!... il les a donc cueillies dans la cuisine...

CASOAR, riant.

Ah! M. Dervilliers... savez-vous que je pourrais être jaloux... car les fleurs... ont un langage... je l'ai connu autrefois... quand j'étais en activité... voyons donc si je me le rappellerai... (Il prend le bouquet.) La rose des quatre saisons... beauté toujours nouvelle... diable! une rose mousseuse... amour voluptueux... du jasmin... je ne me souviens plus ce que signifie le jasmin (Trouvant un papier.) Qu'est-ce que cela?

HERMINIE, à part.

Ciel! quelle imprudence de ne m'avoir pas prévenue.

BELAVOINE, à part.

Bigre! ma prose.

LES AUTRES.

Un billet.

CASOAR, jetant le bouquet et s'apprêtant à lire, à part.

Voilà qui parlera mieux encore... (Il parcourt le billet).

BELAVOINE, à part.

Si j'allais faire un tour de parc.

CASOAR, qui a lu, à Ernest.

Monsieur c'est un duel à mort entre nous deux.

TOUS.

Un duel...

ERNEST.

Mais...

CASOAR.

A mort! vous dis-je! oh! j'ai besoin d'activité.

GEORGETTE, à part.

Un duel! oh! mon Dieu! si je pouvais par un mensonge innocent...

ERNEST.

Monsieur, je vous jure que ce bouquet...

GEORGETTE, vivement.

N'était pas destiné à ma cousine...

CASOAR.

Et à qui donc alors?

BELAVOINE, à part.

Décidément, je vais faire un tour de parc.

GEORGETTE.

Eh bien, c'était à moi.

DUTREILLIS.

A toi.

GEORGETTE.

Oui... n'est-ce pas, monsieur Ernest ?

ERNEST.

Mais, mademoiselle?...

DUTREILLIS, qui a pris le billet, le liant à haute voix.

A minuit, devant l'aquarium, si tu viens, je tiendrai ma promesse...

TOUS.

Ah!

GEORGETTE, à part.

Qu'est ce que cela veut dire ?

DUTREILLIS.

C'est à ma fille que vous avez écrit cela ?

ERNEST.

Moi ! grand Dieu !

CASOAR.

Alors, c'est à ma femme.

ERNEST.

Ni à l'une, ni à l'autre... j'ai trouvé ce bouquet sur cette table et j'ignore.

DUTREILLIS.

A d'autres... il y a ici deux personnes compromises... vous vous battrez avec Casoar où vous épouserez ma fille.

GEORGETTE.

M'épouser ! ah ! mon Dieu...

ERNEST, prenant le billet.

Voyons, tâchons de nous calmer et de nous entendre... D'abord, ce billet, n'est pas de mon écriture ; je puis vous en donner la preuve.

DUTREILLIS.

Pas de votre écriture...

BELAVOINE, à part.

C'est le moment de m'en aller.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ISIDORE, ensuite ADRIEN et CONSTANCE.

ISIDORE, entrant.

Pardon, messieurs et mesdames.

GEORGETTE, à part.

Ciel!... (Elle se cache derrière les personnages de manière à n'être pas vue par Isidore.)

ISIDORE.

J'arrive du chemin de fer qui ne part que dans deux heures et je viens vous demander si Constance n'aurait pas laissé son adresse à quelqu'un?

DUTREILLIS.

Constance... ma bonne...

ISIDORE.

Oui, je sais qu'elle vous a quitté ce matin; mais je ne l'ai appris que tout à l'heure... ce qui fait...

ADRIEN, entrant.

Monsieur est servi!

BELAVOINE.

Que vois-je... mon neveu!

TOUS.

Son neveu!

CASOAR.

Comment, tu as pour domestique le neveu de Belavoine?

BELAVOINE.

Pour domestique!

DUTREILLIS.

Mais non... ce n'est pas le neveu de Belavoine, c'est le cousin de Constance.

ISIDORE.

Son cousin! elle n'en a qu'un seul... et c'est moi...

DUTREILLIS.

Vous!

CONSTANCE, entrant.

Les pigeons vont refroidir.

- ISIDORE.
Constance.
- CONSTANCE.
Mon cousin !
- DUTREILLIS.
Ah ! c'est ton cousin... Eh ! bien alors... celui-là, qui est-il ?
- CONSTANCE.
Ah ! mon Dieu !
- TOUS.
Quoi ?
- DUTREILLIS.
Répondras-tu ?
- CONSTANCE.
Chut ! ne le trahissez pas !... Messieurs, mesdames, je ne le dis qu'à vous, c'est monsieur Paul Morin.
- TOUS.
Paul Morin !
- CASOAR, à Isidore.
Lui ! mais non !...
- CONSTANCE.
Non !
- DUTREILLIS.
Qu'est-ce qui t'a dit cela ?
- CONSTANCE.
C'est mademoiselle Georgette.
- TOUS.
Georgette !
- CASOAR.
Mais non, c'est Georgette qui m'a dit que c'était ton domestique.
- DUTREILLIS, à Georgette.
Ah ! ça mademoiselle, voudrez-vous enfin expliquer ce que tout cela signifie ?
- GEORGETTE.
Oh ! très-volentiers, papa, du moment que monsieur est le neveu de monsieur Belavoine, je n'ai plus besoin de faire des mensonges innocents.
- DUTREILLIS.
Des mensonges innocents !

GEORGETTE.

Tu sais bien, le jeune homme dont je te parlais, monsieur Adrien Dubuisson... Eh ! bien c'est lui...

DUTREILLIS.

Le jeune homme... qui à ta pension... mais pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ?

GEORGETTE.

Tu voulais le jeter par la fenêtre...

CASOAR.

Pardon, pardon ; mais tout cela n'explique pas... le billet trouvé dans le bouquet.

GEORGETTE.

Ah ! maintenant je ne veux plus mentir... Il n'y a que la vérité qui ne fasse pas de mal et qui arrange tout... ce bouquet... c'est monsieur Belavoine qui l'a offert à Constance.

TOUS.

A Constance !

ISIDORE.

A ma cousine !

CASOAR.

Comment, ce billet... (Isidore prend le billet et le lit.)

BELAVOINE.

Non, non, c'est une plaisanterie... je vous expliquerai...

ISIDORE, le prenant à la gorge.

C'est à ma cousine que vous avez écrit cela ?

BELAVOINE.

Monsieur !

TOUS, les séparant.

Eh bien ! Eh bien !

DUTREILLIS, furieux.

Qu'est-ce que c'est donc, qu'est-ce que c'est donc ?

GEORGETTE, à part.

Eh bien, pour une fois que je dis la vérité...

DUTREILLIS.

Monsieur... de quel droit vous permettez-vous chez moi... Sortez, sortez à l'instant.

CONSTANCE.

Vous renvoyez mon cousin... V'là mon tablier.

DUTREILLIS.

Allons, bon, à l'autre ! non, qu'il reste et servez-nous tous les deux.

CONSTANCE.

A la bonne heure... viens, Isidore.

BELAVOINE.

C'est un mal entendu... figurez-vous.

DUTREILLIS.

Oh ! pas d'explications... ça embrouille toujours tout, les explications... messieurs, la main aux dames... à madame, veux-je dire... car pour Georgette... Ah ! ça, c'est bien ton neveu, ce jeune homme là...

BELAVOINE.

Oui... mais je ne comprends pas.

DUTREILLIS.

C'est inutile... (A part.) Il sera très-riche un jour... (Haut.) Jeune homme, offrez votre bras à Georgette... (A Georgette.) Et toi, surtout ne mens plus à l'avenir...

GEORGETTE.

Oh ! non, papa... (A part.) Pourquoi donc ? ça me réussit très-bien.

DUTREILLIS, à Casoar.

Tu n'es donc plus jaloux.

CASOAR.

Non, j'ai besoin d'activité.

FIN

